3me Année. — N° 79 **Quinze centimes le numéro** (par la poste : VINGT CENTIMES) Le 4 Janvier 1866.

A
France.
Italie et
Angleter
Turq
Allemag
Amériqu
Australi
On s'ab
ouv
on en er
sur Paris
gérant.
On s'al
les librai
L'al
1er Jar

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

Vente au numéro, à Paris CHEZ
F. HENRY, libraire, galerie d'Orléans, 12, (Palais-Royal)
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Paris, 4 Janvier 1866

ÉTUDE SPIRITE.

L'harmonie des sphères.

Tout est lié dans la création de Dieu, aussi le principe de l'analogie universelle a été regardé comme certain, depuis Pythagore, par les mille philosophes qui ont reconnu les causes finales découlant de la volonté et de la sagesse de l'Être suprême ; tout est donc harmonique dans l'univers, les sons musicaux, les couleurs, les nombres ; et Archytas de Tarente, célèbre pythagoricien, soutenait avec son maître que les diverses sphères des astres sont constituées d'après les lois mathématiques de la lumière, de la musique et de l'arithmétique les plus parfaites. C'est cette grande idée, juste en réalité, difficile à l'esprit humain, quant à ses applications, qui a tenté de nouveau M. Montani ; c'est elle qui sert de fondement à son opuscule intéressant sur la vie des mondes de notre tourbillon.

Avant d'en citer les passages les plus expressifs, on nous permettra une observation générale. Tous ceux qui comme Flammarion (Pluralité des mondes habités), comme nous (Nature et destination des astres), comme Eraste, Esprit très-distingué (qui prouve sa bonté, parce qu'il ne s'impose pas comme exprimant la vérité absolue, et qu'il confesse même son insuffisance relative par rapport à ce qu'il expose sur le système des planètes de notre région qu'il avoue n'avoir pas toutes visitées). Tous ceux qui font ou feront ce que nous nommons l'*Astronomie vivante*, sont plus ou moins limités par la science terrestre qu'ils doivent prendre pour point de départ nécessaire. Ainsi nous dirons avec Flammarion dont le remarquable ouvrage est venu ouvrir à la pensée des horizons nouveaux, que Mercure doit être torréfié à une si petite distance du soleil, que les montagnes seules peuvent en être habitées, *et vice versâ*. Qu'Uranus doit éprouver un froid excessif pendant une grande partie de sa longue année. Mais avec quel fondement le disons-nous ? En partant de cette supposition très-conjecturale, que l'atmosphère de Mercure et celle d'Uranus soient analogues à la nôtre et que leurs habitants soient aussi sensibles que nous au froid et à la chaleur. En effet, ce n'est pas l'ébranlement lumineux causé par le foyer du soleil qui nous donne le calorique et la lumière. Sur les hautes montagnes où l'air est raréfié, à peine la chaleur se fait sentir, tandis qu'elle devrait surtout y régner. C'est donc l'atmosphère qui seul, par ses dispositions plus ou moins réfrangibles et absorbantes, détermine le degré de calorique perceptible à nos organes. Or, s'il en est ainsi, qui ne voit qu'il aura suffi au Créateur ou à ses agents spirituels de modifier l'atmosphère, de manière que la chaleur soit supportable et appropriée aux habitants, et qu'il en est de même d'Uranus et de Neptune situés aux confins de notre tourbillon ; qu'une simple disposition atmosphérique peut, au contraire, augmenter cette chaleur dans des proportions très-grandes. La constitution des habitants est, d'un autre côté, un point dont il faut tenir compte dans la réalité, et suivant que leur matière est plus ou moins semblable à la nôtre, ou que le spirituel domine sur le matériel, d'une manière inimaginable pour nous, les conditions de sensibilité ne sont plus les mêmes, et peuvent être adaptées aux exigences de leur divers séjours. Tout ce que nous avons écrit est donc conjectural, j'oserai même dire faux, car il est probable pour tous ceux qui admettent un Dieu créateur, que chaque planète est constituée dans une relation plus ou moins complète avec les êtres qui y vivent, cela est même certain à nos yeux, en tenant compte toutefois de notre position sans *abred* qui nécessite des épreuves et des obstacles tirés des vicissitudes des climats, de la rigueur des saisons, et en remarquant que les causes finales ne doivent être pleinement harmoniques que dans les mondes supérieurs.

Cela bien compris, et bien entendu, nous donnons une explication ingénieuse de M. Montani, qui exposera à son tour une des causes qui peuvent modifier l'état d'un globe, indépendamment du soleil. Il soutient que chaque astre est pourvu d'une *idio-électricité*, c'est-à-dire qu'il tire de lui-même et de la chaleur et de la lumière. Nous citons ce remarquable passage en l'abrégeant :

« L'éclat du soleil, dit notre auteur, étant de nature électrique, il est évident que cette électricité doit agir par influence sur les planètes. Il ne peut, par conséquent, se produire de solution de continuité à la surface du soleil, sans que le contre-coup électrique ne soit ressenti sur les planètes : aussi il ne se produit pas de taches ou de facules sur le disque solaire, sans que nos magnécomètres ne les accusent de la même manière que l'apparition de l'aurore terrestre s'accuse par les mêmes instruments. En considérant l'action réciproque des atmosphères électriques, on est amené à conclure que les phénomènes des aurores sur les planètes sont d'autant plus intenses que les astres se trouveront plus éloignés du soleil. Il en résulte une compensation nécessaire, qui fait que la vie organique retrouve partout à la surface des planètes les éléments nécessaires à sa manifestation. De plus, comme la force dont dispose l'animal est de nature électrique, cette électricité organique étant plus intense sur les planètes éloignées du soleil, ces êtres disposent d'une plus grande somme de force, qui doit leur permettre des manifestations vitales extraordinaires. C'est le cas des habitants des planètes Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune. En conséquence de la même loi, les planètes très-rapprochées du soleil sont loin d'éprouver cette chaleur torréfiante que le calcul leur attribue, en ne tenant compte que de l'action du soleil. D'après ce calcul, Jupiter recevrait de la part du soleil quarante-neuf fois moins de chaleur et de lumière que Vénus : il n'y aurait sur Jupiter qu'un jour crépusculaire tout au plus. Or, qu'on observe comparativement l'éclat de ces deux astres dans le ciel, et qu'on dise après, s'il est possible, que l'éclat de Jupiter soit quarante-neuf fois moindre que celui de Vénus ! Cette différence ne se vérifiant pas, il est nécessaire de rechercher en partie la cause de la chaleur et de la lumière dans les astres, ailleurs que dans le soleil ; cette cause, l'harmonie nous l'a démontrée comme résidant dans la planète elle-même. Le jour, chez les planètes, résulte bien en conséquence de l'action du soleil qui opère comme excitateur ; l'atmosphère de ces corps, sous l'influence de cette excitation, prend un état de phosphorescence qui multiplie l'action solaire comme lumière et chaleur, et toute cette action s'ajoute à celle de l'aurore de la planète. L'intensité de la fluorescence dépend de l'état électrique du corps ; toutes les substances y sont sujettes ; elle est remarquable entre autres dans le diamant, lequel, exposé à la lumière solaire et transporté dans un endroit obscur, continue à luire. Il est évident qu'une substance, alors qu'elle est exposée au soleil, réfléchit non-seulement les rayons qui proviennent de l'astre, mais aussi elle y ajoute les rayons dus à sa propre fluorescence, et le corps paraît plus lumineux. »

On peut accepter scientifiquement l'explication de M. Montani, et la joindre aux moyens précédemment exposés, et par lesquels nous avons cru devoir débuter.

Voici le résumé de l'auteur sur son système harmonique des planètes envisagées dans leur rapport avec la nôtre.

« En comparant, dit-il, les différentes planètes à la terre, on trouve que : Jupiter se distingue par l'activité qui y règne ; Saturne par la sympathie qui la régit ; Uranus, par la puissance qui s'y révèle ; Mercure et la lune, par la rigidité des formes ; Vénus par l'excessive production.

Chaque planète ayant un caractère propre et des fonctions déterminées, qui ont pour résultat d'amener successivement les êtres à ce degré de perfection qu'ils doivent atteindre à chaque tour de la spirale harmonique, qu'ils décrivent dans leur progression éternelle, d'après les déductions harmoniques elles devraient marquer tous les degrés de la série ; or, dans le système solaire, tous ces degrés ne sont pas observables, à moins qu'ils ne se vérifient sur ces satellites dont les masses n'ont pu être reconnues. Il faut penser que tous le progrès compris dans un premier tour de spirale harmonique ne s'accomplit pas dans le système solaire ; alors l'Esprit l'accomplit, pour la partie restante, dans d'autres systèmes solaires. »

On voit que ces idées grandioses sont toutes inspirées par le Spiritisme, par la loi des renaissances, des réincarnations, et des existences progressives de l'âme.

Terminons notre étude par les conclusions de M. Montani :

« L'harmonie nous montre Dieu comme étant l'Esprit englobant tous les Esprits, qui les aime d'un amour infini, soit qu'ils le connaissent ou ne le connaissent pas; qui respecte dans ses enfants ses propres prérogatives, leur laissant l'initiative au progrès; se bornant à leur présenter les tableaux vivants de sa sagesse pour qu'ils les suivent; ne se réservant que la puissance conservatoire qui, dans son exercice, oblige tous les êtres à accomplir toutes les évolutions que l'expérience nous démontre comme indépendantes de toute volonté particulière.

Le spiritisme se constituant à l'état de science, poursuit l'esprit humain dans ses émigrations, de la même manière que le chimiste poursuit l'atome dans ses différentes combinaisons; il démontre ainsi la permanence individuelle de l'Esprit, il rend évidente cette puissance intelligente qu'on croyait au fond perdue, bien que plusieurs assurassent à grand cris le contraire. La foi est une très-bonne chose, mais la conviction expérimentale est encore meilleure lorsque cela se peut. »

Ainsi M. Montani rend hommage, comme nous, à l'utilité des manifestations physiques, son livre, bien que conjectural (nous avons dit en commençant la raison générale), doit être recommandé aux penseurs, comme élevant l'âme vers l'infini.

ANDRÉ PEZZANI.

ANTIQUITÉ ET UNIVERSALITÉ
DU SPIRITISME

Un ouvrage a été récemment publié à Londres et à Dublin, sur les anciennes lois d'Irlande, le premier livre ou la première loi étant la *Senchus-Mor*, ce qui veut dire « les grandes lois des anciens temps. » Le *Senchus-Mor* fut le résultat d'un compromis entre saint Patrice et les païens irlandais, que le premier trouva vivant sous un code donné par les *Bréhons* ou législateurs païens. Le *Senchus-Mor*, à cause de cette condition de saint Patrice, a été quelquefois appelé *Léain Patrich* ou « Lois de Patrice. » Le code Théodosien, contenant la combinaison des lois païennes romaines avec la doctrine chrétienne, reçut la sanction impériale en l'an 438, et fut immédiatement adopté dans l'empire d'Occident et celui d'Orient. Saint Patrice, l'éminent missionnaire, ne devait pas tarder, selon la remarque du docteur Hancock, d'essayer l'introduction d'une réforme semblable en Irlande, où il se trouvait depuis six ans. La manière d'agir de saint Patrice envers les *Bréhons* ou médiums et sa reconnaissance de leurs prétentions à l'inspiration, est très-instructive et pourrait être imitée avec profit par le clergé de nos jours.

« Patrice pria les hommes d'Erin de se réunir dans » un endroit pour tenir une conférence avec lui. Il leur » y prêcha l'Evangile. En apprenant tous ses faits depuis » son arrivée en Erin, et en voyant le roi païen Laeghairè vaincu avec ses druides par les signes et miracles accomplis devant eux, les hommes d'Erin s'inclinèrent devant Dieu et Patrice. Laeghairè dit alors : » Il faut que toutes les lois soient maintenant arrangées » et établies. Tous les les professeurs de science s'assemblèrent alors devant Patrice, et chacun d'eux donna » une preuve de son art en présence de tous les chefs » d'Erin. Il fut alors ordonné à Dubhthach, le philosophe » et poète, d'exhiber tous les jugements, toute la poésie » et toutes les lois qui régnaient en Erin, *soit lois de la » nature, soit lois des voyants.*

» Les jugements selon la nature, qu'avait prononcés » le Saint-Esprit par la bouche des Bréhons et des poètes » justes, furent tous montrés à Patrice par Dhubhthach. » Ce qui dans les lois des Bréhons n'était pas en contradiction avec la parole de Dieu dans la loi écrite et » dans le Nouveau Testament, fut confirmé par Patrice » et par les prêtres et chefs d'Erin; *car la loi de la nature avait été juste*, sauf en ce qui concerne la foi et » ses obligations, et l'harmonie entre l'Eglise et le peuple. Et ceci est le *Senchus-Mor*.

» Neuf personnes furent désignées pour lire ce livre, » savoir: Patrice, Benen et Cairnach, trois évêques; » Laeghairè, Corc et Dairè, trois rois; Mac-Trachim, » Dhublithach, un docteur de *Berla Frini* et Fergus, un » poète.

» *Novis* est donc le nom du livre qu'ils ont arrangé, » c'est-à-dire la science de neufs personnes, et nous en » avons la preuve. »

Dans l'un des anciens commentaires sur l'introduction, on lit :

« *Avant l'arrivée de Patrice il y avait eu des révélations » remarquables.* Lorsque les Bréhons s'écartaient de la » vérité naturelle, il leur paraissait des taches sur les » joues, d'abord sur la joue droite de Sen Mac Aige, » chaque fois qu'il prononçait un jugement injuste; » elles disparaissaient dès qu'il avait réparé sa faute.

» Connla, par la grâce du Saint-Esprit qui était sur » lui, ne prononça jamais de faux jugement. Sencha » Mac Col Cluin, avant de juger, réfléchissait toute la » nuit, jusqu'à ce qu'il devenait *passif*. Sencha Mac » Aililla, à chaque jugement injuste, montrait trois » taches en permanence sur sa figure. Fithel était » toujours animé par la vérité naturelle. Morann ne » jugeait jamais sans avoir une chaîne autour du cou; » elle s'allongeait ou se resserrait selon qu'il avait bien » ou mal jugé. »

Ces extraits démontrent d'une façon remarquable, combien l'influence spirituelle est conforme aux lois de la nature.

New-York, 10 octobre 1865.

PATRICH WELCH. (*Banner of Ligh.*)

Traduit par J. MITCHELL.

CORRESPONDANCE SPIRITE

LA DOCTRINE DE LA PERFECTIBILITÉ

Mon cher Directeur,

Votre très-honorable correspondant M. Fix, fait d'abord des objections auxquelles je crois assez suffisamment répondre dans l'article que je vous ai envoyé (le péché originel au point de vue spirite).

Il accuse ensuite ma doctrine sur les mesures d'être opposée à celle de la perfectibilité, c'est à ce sujet que je me propose de vous donner de courts éclaircissements.

Je vous fais d'abord une déclaration superflue pour vous qui me connaissez, mais cependant utile pour vos lecteurs, c'est que ma doctrine, bien que je la croie vraie, peut être fausse ou incomplète, que nul Esprit ni homme, ne peut imposer ses opinions que selon la logique et le bon sens, qu'il doit tout soumettre au critérium rationnel. Voici ce que je pense avec les érudits nos ancêtres!

- Dans chaque monde d'abred ou de Gwynfid, Dieu envoie plusieurs missionnaires secondaires, chargés de préparer la voie à son éducation, et un missionnaire primaire, nommé le *Messie*, à qui le domaine spirituel du globe dont il s'agit est départi, porteur du Verbe divin (nous ajoutons aussi avec lui), pour cet envoyé hors ligne, Dieu ne connaît point d'arbitraire, ni de privilége, les élus pour ce role, n'y arrivent qu'à la suite d'existences laborieusement parcourues, d'épreuves héroïquement surmontées, et par de splendides mérites. D'abord, donc, la doctrine de la perfectibilité acquise, et du progrès, obtenu par l'épreuve se trouve entièrement respectée, même exaltée par cette opinion.

Arrivé à ce point culminant de *Messie en expectative*, les Esprits qui ont bien mérité dans leurs vies antécédentes, sont élevés à la divine école, et instruits de ce qu'ils doivent savoir pour remplir leurs fonctions futures et augustes. Ils parcourent ce que le christ appelle le royaume du Père, pour se bien pénétrer de leur mission et préludent ainsi à *leur incarnation future*, comme le disent beaucoup de théologiens inspirés; le christ y fait allusion dans les Évangiles, lorsqu'il dit en parlant de Jean-Baptiste et de lui, que le plus petit qui vient du *royaume du Père*, est plus grand même que le plus grand qui n'en vient pas, parole imcomprise et dont nous donnons le sens clair et évident, il y a donc une école, un séminaire, une pépinière de messies, destinés à chaque monde des univers infinis, et on n'arrive à ce rang que par ses œuvres et ses mérites.

Dans Abred et surtout dans nos tristes tourbillons, le Messie y paie quelquefois de sa personne, il subit toujours de cruelles épreuves.

En terminant sa mission, il monte, disait la foi naïve de nos pères, à la droite du Père, c'est ainsi qu'il ne perd pas sa qualité d'homme-Dieu, c'est-à-dire d'homme ayant acquis une union et une participation intimes avec la divinité, mais alors même la perfectibilité n'est pas fermée pour lui, s'il n'a été homme-Dieu que dans Abred, il peut le devenir dans Gwynfid, et révéler au tourbillon dont il est la richesse, un des attributs immédiatement supérieurs; et cela à l'infini, plus tard notre pensée se développera mieux dans la suite de nos articles sur le druidisme et sur les messies, mais nous le répétons, cher directeur, notre pensée quoique convaincue, est relative et faillible; qui pourrait dire, excepté Dieu, *hors de moi point de salut*? Nous approuvons donc complétement la fin de la lettre de M. Fix. L'enseignement que nous croyons devoir donner tel que nous le recevons, est toujours subordonné à l'acceptation volontaire et raisonnée de l'intelligence, nous le proposons à tous, demandons leurs éclaircissements et leurs conseils, car nous sommes tous solitaires, tant que nous sommes; et malheur à celui qui voudrait s'isoler dans son égoïsme et dans son orgueil.

ANDRÉ PEZZANI.

Paris, le 29 décembre 1865.

Mon cher ami,

Voulez-vous m'accorder l'hospitalité de votre journal pour une réclamation qui touche à des convenances de famille?

Je me permets d'occuper vos lecteurs d'un fait personnel, parce que la question peut se généraliser, et qu'il importe une fois pour toutes de fixer le point précis où commence et où s'arrête le droit d'évocation parmi les Spirites.

J'ai appris d'une manière incidente que le semaine même des funérailles de mon cher et regretté père, on l'avait évoqué à la Société Spirite de Paris, j'ai aussitôt écrit à M. Kardec pour lui exprimer mon blâme d'un semblable procédé, et pour m'opposer formellement à ce qu'un pareil fait soit renouvelé. M. Kardec m'a répondu par une fin de non recevoir, m'objectant que je n'avais pas *qualité* pour m'opposer à cette évocation, que je ne pouvais empêcher l'Esprit de mon père de se communiquer soit à la Société, soit dans des groupes particuliers, bref, qu'il passerait outre, ne tenant aucun compte de ma lettre. La même déclaration a été renouvelée de

vive voix à la dernière réunion de la rue Sainte-Anne.

Vous concevez, mon cher ami, que s'il me convenait d'employer les voies légales, j'aurais bientôt raison de cette singulière résistance au droit le plus évident; mais il me répugne d'en venir à ces extrémités, et je préfère m'adresser encore une fois au bon sens et bon goût des Spirites. Quoique M. Kardec affecte de s'y méprendre, il est clair que je ne puis songer à imposer ma volonté à chaque spirite en particulier, mais seulement aux réunions qui offrent un caractère public.

Pendant de longues années, j'ai été spectateur plus attentif qu'on ne le supposait, des actes spirites; ce n'est ici ni le lieu ni le moment d'exposer mes convictions, mais j'affirme qu'en écartant même la question de convenance personnnelle qui touche chaque individu, les Spirites ont tort de se livrer à des évocations qui ne donnent aucun résultat, n'apportent aucune preuve d'identité, et comme le disait mon cher père, servent de verges à nos adversaires pour flageller la doctrine Spirite.

Sur ce, mon cher ami, je suis à vous bien cordialement,

A. DIDIER.

CHRONIQUE SPIRITE.

Causer est un des plus grands charmes de la vie. Elle serait même impossible sans ce ciment nécessaire des relations sociales. Vivre dans l'humanité implique moralement l'obligation de prendre part aux travaux qui s'y accomplissent et forcément celle d'échanger ses impressions et ses souhaits avec ses compagnons de labeur — sans préjudice de la liberté individuelle qui est le premier bien qu'on doive conserver intact.

C'est conformément à ces principes élémentaires de toute bonne harmonie que nous inaugurons aujourd'hui cette chronique familière. Cher lecteur, si cela vous convient, nous deviserons ensemble de la situation intérieure du Spiritisme et de la marche qu'il suit, du jugement qu'on en porte au dehors, dans la presse générale surtout et aussi des événements qu'elle relate et qui, pour ne pas porter notre étiquette, n'en rentrent pas moins, par leur nature même, dans le domaine de nos explorations.

Tel est du moins le but que nous nous efforçons de remplir sans prétendre imposer ce qui ne saurait convenir à qui que ce soit — notre manière de voir personnelle. Cette considération sera notre entrée en matière.

Il est trop vrai que tel ou tel présomptueux trahira ses tendances à se croire seul oracle infaillible de la vérité. S'adjugeant ou se faisant adjuger un burlesque brevet de grand maître ou de pontife, il établira qu'un chacun doit en passer pas ses souveraines décisions pour mériter celui d'orthodoxe. Cette prétention à une primauté qui n'existe pas et ne peut pas exister dans le Spiritisme est loin d'ailleurs d'être toujours justifiée par la valeur des produits du prétendant, tant personnels que empruntés aux autres avec ou sans leur permission. Auraient-ils une supériorité réelle qu'ils ne lui constitueraient aucune autorité, même officieuse. Quest-ce que le Spiritisme? La science, ou si l'on préfère l'étude théorique et expérimentale des relations extra-terrestres et des conséquences scientifiques et morales qui en résultent. Qui prétendrait en posséder seul le secret d'une manière infaillible et complète? Chacun apporte son contingent de capacités et d'observations et les ajoute à l'ensemble réalisé par tous. Là il puise à son tour des lumières qu'il s'approprie. Mais jamais il ne doit s'en rapporter à ce qui est dit, quelle qu'en soit la provenance que le contrôle de sa raison ne le lui ait fait accepter.

Vainement, dira-t-on, qu'un centre d'action est nécessaire pour le succès de l'entreprise générale. Ce vieil errement des générations passées n'en prouve que l'infériorité. L'humanité aujourd'hui se pique d'y voir assez clair par elle-même pour se passer des décisions d'un vicaire de Dieu imaginaire. Ce ne sont pas les spirites pionniers méconnus, mais d'autant plus attachés à la marche des progrès et de l'imagination de l'esprit humain qui iront benoîtement s'imposer à eux-mêmes une papauté nouvelle. Où serait-elle, d'ailleurs? Quelle voix d'en haut l'aurait désignée? Tel qui se targue des suffrages des Esprits d'un groupe, sera bafoué pour sa prétention par les guides spirituels d'un autre. Ce seront, il est vrai, de mauvais Esprits, s'il faut l'en croire. En tenant ce langage, il sera bien dans son rôle d'orthodoxe. Ses devanciers en auront tous dit autant et ses imitateurs ne parleront pas autrement. Leurs dieux seuls sont vrais et bons; ceux des autres ne sont que des fictions ou des démons d'enfer, et de cet orgueilleux exclusivisme dérivent en ligne directe et les *mains ecclésiastiques* et les *très-saintes inquisitions*.

Résumons-nous. Le temps des arbitres de consciences et de croyances est fini. Il n'a jamais existé ni dans l'antique théurgie, ni dans le Spiritisme moderne, qui n'a pas plus de chef légal que la littérature, la peinture, l'astronomie ou toute autre science ou art. Il n'y a à la tête de tous les spirites collectivement qu'un chef collectif, c'est ce même monde spirituel avec lequel ils se mettent en relation en vue du bien. Le seul lien qui les rattache les uns aux autres est celui de la tolérance et de la fraternité. Ils n'ont pas et ils ne doivent pas avoir d'organisation régulière. Il n'y a donc pas d'unité extérieure et matérielle entre eux, non plus qu'une solidarité qui rendrait les uns responsables des erreurs et des fautes des autres. Mais il y existe une unité plus forte que tous les statuts, canons et règlements possibles, unité purement morale; celle d'une émulation générale qui respecte l'indépendance personnelle dans l'étude et dans la mise en œuvre du Spiritisme.

Mais je m'aperçois que ce sujet, vu son importance, a rempli le cadre qui m'est assigné. Dans nos prochains articles, cher lecteur, nous en ferons un choix plus varié. Ils ne manquent pas en ce moment.

ALPH. DE BOISMARTIN.

AVIS

Ceux de nos lecteurs dont l'abonnement est expiré le 31 décembre dernier, sont priés de le renouveler avant cette époque s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi du journal.

Nous ne considérons comme abonnés que ceux qui sont inscrits sur nos registres d'abonnement.

Le meilleur moyen de s'abonner est de nous adresser directement un mandat sur la poste, ou sur Paris, à l'adresse du directeur-gérant.

LE SPIRITISME ET LA FOLIE

RICHESSES DES MÉDIUMS

L'*Edinburgh Reviser* publie dans son dernier numéro un article assez sagement écrit sur la psychomancie américaine; son auteur, en parlant des phénomènes qui selon lui « ne sont pas encore expliqués par les lois reconnues de la matière et de l'âme, » montre qu'il connaît les principaux ouvrages spiritualistes de nos jours; il est seulement regrettable de voir affirmer ce qui ne repose sur aucune base. Il dit: « C'est un fait incontestable que le Spiritisme, dans d'innombrables cas, a produit ou développé la folie; ses victimes encombrent les asiles aux États-Unis, et il est également vrai, qu'en exploitant la faiblesse et la crédulité de leurs victimes, des médiums de profession ont rapidement acquis des fortunes énormes. »

Le Spiritisme, proprement compris, viderait les asiles au lieu de les remplir, comme on le prétend. Il y a beaucoup de cas où des malheureux, victimes d'une influence irrésistible, ont été déclarés atteints de folie et enfermés par suite de l'ignorance des médecins, lorsqu'un traitement intelligent de peu de jours aurait suffi pour leur rendre la santé. Puisque notre auteur professe une si haute estime pour le caractère élevé et la grande intelligence du juge Edmonds, offrons-lui le témoignage de ce dernier, qu'il ne récusera pas sans doute. Dans mes nombreux rapports avec le juge Edmonds et avec d'autres Spirites des États-Unis également éminents, j'ai toujours cherché à m'assurer s'il y avait le moindre fondement à cette assertion, que le Spiritisme produisait la folie; il m'a été invariablement répondu, que c'était un des mensonges fabriqués par les adversaires du Spiritisme. Une expérience de douze ans ne m'a pas fourni un seul cas de folie qui puisse être attribué à cette cause. Revenons au juge Edmonds. Plus que tout autre il s'est occupé de ces cas de folie présumée, dont il a guéri beaucoup sans médecine ni contrainte.

Je dois me contenter de ne citer qu'un seul cas tel qu'il m'a été raconté par le juge lui-même, et qui a récemment donné lieu à une discussion à l'Académie de médecine de New-York. Un monsieur vint voir le juge Edmonds pour lui demander conseil à propos d'une personne qui venait de s'échapper d'une maison d'aliénés et qui prétendait ne pas être folle. Le juge se rendit immédiatement chez la personne, qu'il trouva dans une grande irritation nerveuse. C'était un monsieur occupant une bonne position à New-York. Il ne connaissait pas le Spiritisme; il se déclarait être dans son bon sens, mais en ce moment sous une influence étrangère à laquelle il ne pouvait résister. Edmonds y vit les premiers symptômes d'une médianimité qui commençait à se développer; il rassura le patient, et lui dit qu'il serait bientôt médium, que de semblables obsessions étaient fréquentes et qu'en exerçant sa volonté il parviendrait à se dominer et à être guéri. Des visites réitérées de la part du juge Edmonds convainquirent ce monsieur de ce qu'il pouvait enfin dominer son influence, et pour permettre au directeur et à ses parents de juger de l'état sain de son Esprit, il consentit à retourner pendant quelque temps à l'asile. Peu de jours suffirent pour démontrer qu'il avait le libre usage de toutes ses facultés mentales, et il fut mis en liberté. Sa première visite fut pour le juge Edmonds, qui l'avait probablement sauvé d'une folie véritable et sans espoir. Un an après il devint un puissant médium guérisseur; c'est le célèbre docteur J. R. Newton, qui dans toutes les parties de l'Union a obtenu de nombreuses gérisons par la seule imposition des mains. Tous ceux qui le connaissent, l'estiment pour sa philanthropie.

Quant à cet autre fait très-contestable, que des médiums aient gagné de grandes fortunes, il est reconnu qu'ils sont en général pauvres. Je ne connais pas un seul exemple d'un médium qui se soit réellement enrichi. Mais s'il en existait, on ne pourrait assurément leur faire un crime d'accepter une compensation et même d'amasser une fortune, si cela est possible. Ils donnent leur temps. Autant refuser toute rétribution aux évêques, aux juges et aux médecins.

B. COLEMAN.

(*Spiritual Magazine.*)

Traduction de J. MITCHELL.

LES MANIFESTATIONS

DE M. SOTHERN.

L'*Opinion Nationale* contient un long article sur les manifestations de Sothern, l'acteur, et sur les révélations de ce dernier. Les lecteurs de *l'Avenir* nous sauront peut-être gré de leur faire connaître l'opinion du *Spiritual Magazine* sur le même sujet. Si les manifestations de M. Sothern ne sont que le résultat de combinaisons ingénieuses, d'adresse et de dextérité, comme il prétend, il semble, qu'il n'y aurait pas de moyen plus simple et plus naturel pour « déconcerter les fourbes qui outragent la religion et volent le public, » que de divulguer ces combinaisons ; ces manifestations seraient alors à la portée de tout le monde, en supposant que « le concours d'un Américain très actif » ne soit pas une condition indispensable. Voici ce que dit le *Spiritual Magazine* dans son numéro de ce mois :

LE CERCLE DES MIRACLES.

Nos lecteurs connaissent sans doute les faits mystérieux de M. Sothern, le comédien bien connu, et de son confrère M. Addison, le médium malgré lui, comme l'appelle le rédacteur du *Star*, à cause de son refus de laisser attribuer à un pouvoir médianique les singuliers phénomènes dont il est l'objet. Depuis le premier compte rendu, que j'ai donné d'une séance de M. Addison d'après le récit de deux personnes qui y avaient assisté, les deux confrères ont été très occupés à étonner et à amuser leurs amis par leurs tours d'escamotage, comme disent les journaux; leur but avoué était de dévoiler les frères Davenport et de jeter du discrédit sur les médiums. L'histoire suivante éclairera peut-être la conduite fantastique d'un de ces messieurs et ouvrira les yeux à l'autre, qui tout en rejetant la dénomination de médium n'a jamais déclaré n'être qu'un escamoteur.

Il existait à New-York, il y a quelques années, une société de spiritualistes, composée principalement d'acteurs et d'actrices, qui avaient des séances régulières pour la production des phénomènes spiritualistes. L'un des membres du cercle était un acteur nommé Stuart, dont les facultés médianiques étaient très-grandes. Les manifestations qui avaient lieu à ce cercle étaient d'une telle puissance et excitaient un si grand intérêt, que l'admission au « cercle des miracles » était recherchée comme une grande faveur. M. Stuart à cette époque était mieux connu comme magnétiseur et thaumaturge que comme acteur.

M. Stuart, à ce qu'on prétend, fut vu plusieurs fois s'élevant au plafond. Des voix se firent entendre, qu'on attribua d'abord à de la ventriloquie, mais qu'on reconnut plus tard venir d'Esprits. Des écrits portent la signature de Shakspeare, Ben Jonson, Garrich et d'autres tombèrent souvent au beau milieu du cercle. Des mains et des formes d'Esprits furent vues et senties par les assistants; en un mot il s'y produisait des manifestations tellement supérieures aux manifestations ordinaires des autres cercles, que la réunion ne fut plus connue que sous le nom de « *Cercle des miracles.* » M. Stuart quitta plus tard le nom de Stuart, probablement pour donner le change sur ses rapports avec le cercle magique, et devint le M. Sothern que tout le monde connaît maintenant par sa création de lord Dundreary dans la farce populaire de « Notre cousin d'Amérique. » La faculté médianimique et un amour inné des mystifications lui semblent être restés, de là ces exhibitions bizarres auxquelles lui et M. Addison invitent leurs amis et dont nous voyons de fréquents récits dans les journaux. Le *Scarborough Mercury* parlait dernièrement de la science extraordinaire de Ramshil! Villa, où Sothern et Addison « flottaient au plafond et y inscrivaient leurs noms, en se conduisant plutôt comme des ballons gonflés que comme des êtres humains. »

J'ai toujours dit, que quelle que soit la force qui se manifeste chez les Davenport, elle est identique avec celle de MM. Sothern et Addison, et dans les deux cas il y a des phénomènes réels qui n'ont aucun rapport avec la prestidigitation, en supposant qu'ils se produisent véritablement dans les conditions que l'on dit. MM. Sothern et Addison ont réussi à tromper la presse et à pousser la populace à commettre des actes de violence, simplement parce qu'il leur a plu de se déclarer des prestidigitateurs habiles. Qu'ils fassent connaître leurs moyens d'agir, sinon nous avons le droit de les tenir pour des imposteurs.

Traduction de J. MITCHELL.

VARIÉTÉS SPIRITES

SONGE FATIDIQUE.

« Mlle R..., douce, d'un excellent jugement, religieuse sans bigoterie, habitait, avant d'être mariée, la maison de son oncle, médecin célèbre et membre de l'Institut; elle était alors séparée de sa mère, atteinte en province, d'une maladie assez grave. Une nuit, cette jeune personne rêva qu'elle l'apercevait devant elle, pâle, défigurée, prête à rendre le dernier soupir, et témoignant surtout un vif chagrin de ne pas être entourée de ses enfants, dont l'un, curé d'une des paroisses de Paris, avait émigré en Espagne, et dont l'autre était resté dans la capitale. Bientôt elle l'entend l'appeler par son nom de baptême ; elle voit la méprise de toutes les personnes qui entouraient sa mère, et qui, s'imaginant qu'elle appelait sa petite fille, vont la chercher dans la pièce voisine ; elle voit la malade corriger par un signe leur erreur, et leur apprendre qu'il s'agissait de sa fille alors à Paris. Sa figure exprimait la douleur qu'elle éprouvait de son absence. Tout à coup ses traits se décomposent, se couvrent de la pâleur de la mort, et elle retombe sans vie sur son lit. » Le lendemain Mlle R... parut fort triste devant D... qui la pria de lui faire connaître la cause de son chagrin ; elle lui raconta dans tous ses détails le songe qui l'avait si fortement tourmentée. D... la trouvant dans cette disposition d'esprit, la pressa sur son cœur en lui avouant que la nouvelle n'était que trop vraie, et que sa mère venait de mourir. Il n'entra point dans d'autres explications.

« Mais, quelques mois après, Mlle R... profitant de l'absence de son oncle pour mettre en ordre ses papiers auxquels, comme beaucoup d'autres savants, il n'aimait pas que l'on touchât, trouva une lettre qui avait été jetée dans un coin. Quelle ne fut pas sa surprise en y lisant toutes les particularités de son rêve que D... avait passées sous silence ; ne voulant pas produire une impression trop forte à un esprit déjà si fortement impressionné.

Tous ces renseignements nous ont été donnés par la personne elle-même, dans laquelle nous avons la plus grande confiance. (*Des Hallucinations*, p. 246 par Brierre de Boismont.)

M. Brierre de Boismont, après avoir rapporté ce fait et plusieurs autres, exprime un singulier aveu qui rapproche de nos croyances, cet *aliéniste* distingué « les pressentiments, dit-il, s'expliquent bien, dans *quelques* » *cas* par des causes humaines, mais sans être taxé de » penchant au merveilleux, ne peut-on pas dire qu'il y » a des événements qui semblent sortir des lois com- » munes, et impliquer des interventions spirituelles. »

Voilà donc un médecin célèbre par sa science et ses écrits qui avoue que certains faits prouvent une cause surhumaine, nous enregistrons cette parole ainsi que cette autre échappée au même auteur : « il serait souvent » fâcheux de repousser les pressentiments (Jamblique » appelait ces phénomènes pressensations,) avec une » incrédulité systématique. »

Nous croyons bien plus que Brierre de Boismont. Nous pensons que la jeune fille endormie s'est transportée en esprit au lit de mort de sa mère, ou que des Esprits protecteurs lui ont représenté le tableau exact de ce qui s'est passé, car nous n'appellerons jamais *pressentiment*, la vue d'un fait qui se passe à l'instant même à plusieurs lieues, et dont le moindre détail se trouve confirmé plus tard.

AVIS ESSENTIEL

L'encombrement des travaux de fin d'année dans l'imprimerie VALLÉE a été cause d'un retard dans le service des abonnements. D'autre part, beaucoup de numéros se sont égarés à la poste. Nous avons pris nos mesures pour que cela ne se renouvelle plus et que l'AVENIR parvienne à tous nos abonnés du jeudi au vendredi. A. D'A.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMPRIMERIE VALLÉE, 15, RUE BREDA.